Document generated on 07/02/2025 12:08 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'angoisse de la page blanche

Bertrand Bergeron

Number 57, Spring 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4448ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bergeron, B. (1999). L'angoisse de la page blanche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 71–77.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'angoisse de la page blanche

Bertrand Bergeron

À cette époque, chaque fois que je m'installais à ma table pour écrire — un poème, une nouvelle ou une saynète, que sais-je ? —, j'étais saisi par une étonnante angoisse. Je posais devant moi crayons et gomme à effacer, puis je tirais d'un sac une tablette de papier que je m'étais procurée la veille ou le jour même. Je n'osais encore jeter un regard sur le papier, envahi par cet étrange sentiment qui m'assaillait ces jours où j'étais pris par le désir d'écrire.

Il ne s'agissait pas de l'angoisse devant la page blanche, puisque cette compulsion si courante, au dire des collègues, m'a toujours épargné. Il ne s'agissait pas davantage de l'angoisse de la page blanche étant donné que le papier que je choisissais se montrait incapable de cette sorte de trouble. Non. Ce qui m'arrivait chaque fois était d'une nature bien différente.

Je posais la tablette devant moi, des feuilles blanches, immaculées, rassurantes, puis je me saisissais d'un crayon à la mine aiguisée et, au moment où j'esquissais le geste qui conduit la main vers la feuille, se produisait infailliblement un phénomène aussi dérangeant qu'exceptionnel, le même que j'avais connu au cours de toutes ces dernières semaines. Avant que le plomb de la mine ne trace le premier mot qui me venait à l'esprit, voire le premier caractère, des mots apparaissaient tout seuls, là, sur le papier neuf, encore vierge ! Et les expressions, les phrases se formaient sur la page avant que ma main, arrêtée de stupeur dans son geste, n'ait eu le temps d'y inscrire quoi que ce soit, tout cela se faisant le plus naturellement du monde dans l'ordre qu'on m'avait appris, c'est-à-dire de gauche à droite, de haut en bas, exactement. Face à cela, je restais figé, impuissant devant

l'entreprise affolante qui se produisait sous mes yeux, mais hors de moi, indépendante de ma volonté, étrangère. Le processus se déroulait à un rythme normal avec une constance sans faille tant et aussi longtemps que j'y prêtais attention, c'est-à-dire jusqu'à l'effarement qui suivait la surprise du début, puis la stupeur. Aussi longtemps que, bouleversé mais incrédule, sidéré, je laissais mon crayon à proximité du papier, soit la distance propre au geste d'écrire, la feuille se laissait envahir par des mots et des phrases qui ne venaient pas de moi, mais plutôt de nulle part, écrits par une main et une plume invisibles. La pointe de mon crayon se tenait à quelques centimètres de la feuille et là, sous mes yeux, ça se mettait à écrire. Sitôt que j'éloignais sensiblement ma main de la page, comme cela se produit lorsqu'on renonce à écrire, alors le texte qui émergeait auparavant s'arrêtait entre deux mots ou entre deux caractères, me laissant tout aussi déconcerté que dans les moments qui précédaient, quand ça écrivait tout seul. Par contre, si je bravais ma torpeur et que, à travers ce qui s'inscrivait malgré moi, j'avais l'audace de placer ma mine de plomb en contact avec le papier, il en résultait un dégât difficile à décrire. Quand la pointe touchait le papier, on aurait cru qu'il ne s'agissait pas d'un crayon, mais d'une ancienne plume à l'encre qui fuyait et, dégoulinante, aurait déversé son trop-plein non pas *sur* mais bien *dans* le papier, faisant une tache qui s'agrandissait dans toutes les directions, par petits filets d'abord puis par bavures de plus en plus franches et de moins en moins distinguées. Par contre, lorsque je me montrais de nouveau réservé ou inquiet, bref, quand la pointe ne daignait plus effleurer le papier, alors le dégât d'encre cessait, et les mots qu'une main invisible à mes yeux continuait d'écrire paraissaient issus de la pointe fraîchement aiguisée d'un crayon à la mine.

Il n'y avait rien à y comprendre.

Je fus quelques semaines à être ainsi troublé mais fasciné par une main invisible, une plume qui n'était pas la mienne. Aussi, presque maladivement, j'en conviens, je recommençais quoti-

diennement le rituel, c'est-à-dire l'achat chez un marchand de tablettes neuves, de crayons encore innocents. Puis suivait la séance d'écriture, alors que je me trouvais à jeun, sobre et sans médication, laquelle séance, d'une fois à l'autre, me conduisait immanquablement au même résultat, ce prodige affolant. Chaque jour, chaque fois que je tentais d'écrire, le phénomène se produisait sans que j'y puisse quoi que ce soit. Quand je m'installais, ça écrivait sous mes yeux à ma place, annihilant chez moi non seulement toute possibilité d'écrire, mais bien tout désir ou toute velléité de le faire. Angoissé, j'étais victime de la page bavarde qui se moquait bien de mes prétentions à la subjectivité comme de ma sensibilité. La page se trouvait prise d'inspiration, et ce, à ma place !

Oh, bien sûr, je ne capitulai pas de sitôt. J'en vins forcément à me demander jusqu'à quel point ce phénomène désirait se garder secret, me condamner à la solitude en quelque sorte. Aussi, je me rendis, équipement à la main, dans un café connu pour être l'autel des transes d'écriture de nombreux tâcherons attablés devant leur précieux calepin poétique et qui, sans avoir jamais rien publié, font montre sous vos yeux des pires souffrances auxquelles l'inspiration puisse soumettre un humain. Je me rendis donc dans cet établissement et, l'air hagard de l'écrivain incompris de la vie en général et de l'humanité en particulier, je m'installai ostensiblement à une table pour y souffrir le pire martyre qu'on pût connaître, celui de l'écriture.

Mais là, justement, puisque mon expérience requérait la présence de témoins, je sortis tablette et crayon à la mine, et esquissai le geste d'écrire à la distance exacte qu'il fallait pour provoquer la page blanche. Seulement, voilà ! Cette fois, contrairement à ce qui se produisait avec régularité dans la solitude, rien ne s'inscrivit sur la feuille. J'entends par là que je posai d'abord ma main armée au-dessus de la première feuille, en lieu et place de la première phrase, surveillant si, comme c'était devenu l'habitude chez moi, ça se mettrait à écrire tout seul. La page demeura vierge. Pourtant, je tenais ma main à la bonne

distance, comme si je m'apprêtais à écrire. Un échec lamentable. Et je n'étais pas le seul à le constater. Tous les talents inspirés des tables contiguës me firent comprendre, à leur sourire condescendant, qu'ils étaient déjà passés par là. Alors, par dépit, je décidai de me livrer au saccage de la tache envahissante. J'appuyai la pointe de la mine sur le papier. Contrairement à mon attente, celui-ci resta immaculé. Autrement dit, ce geste d'appuyer la mine sur la page, ce geste qui entraînait à la maison une tache baveuse et incontinente, connut un échec aussi déplorable que lorsque, précédemment, j'avais tenté d'amener la page à écrire toute seule. Cette tentative d'écriture publique produisit donc pour moi le même effet stérile que pour tous mes voisins de table, c'est-à-dire l'angoisse devant la page blanche.

Je revins de ce bistrot démoli par l'expérience et la caféine. Personne d'autre ne serait donc témoin de ce qui m'arrivait.

À peine remis de cet essai, j'avoue que l'idée de consulter m'effleura. Mais à quoi bon ? Je ne connaissais que trop les limites aberrantes d'une médication forcément sans rapport avec la cause de ce genre de trouble, et efficace dans la seule mesure où elle calme le thérapeute. D'autre part, cette technique qui consiste à vous retourner votre phrase à peine reformulée dans l'espoir que vous ne vous sentirez plus seul au monde m'était familière. Ou, pis, je connaissais la fortune qu'il vous faut verser pour qu'on vous entende sur un divan et, au bout de quelques mois, pour vous faire dire, par des gens à titres qui ne se sont jamais vraiment risqués au corps à corps avec l'écriture, pour vous faire dire que vous écrivez dans une langue qui vous précède, avec des mots que vous n'avez pas inventés, et que vous éprouvez simplement la castration inhérente au sujet humain, tout sujet étant — c'est connu ! — barré d'avance et exclu de la jouissance totale et immédiate. Et cela à mes frais ? Non, à d'autres !

Par contre, il me fallut bien me rendre à une évidence pragmatique : mon éditeur comme mes créanciers tenaient mordicus à mon talent. D'ailleurs, en toute franchise, les factures s'accu-

mulaient à un rythme plus rapide que les doléances de mes lecteurs.

Aussi, sans plus me donner la peine de me procurer des tablettes neuves, sans affûter outre mesure la mine de mes crayons, je me résolus à rendre les armes et, de nouveau, à laisser écrire. Je posais sur ma table de travail des feuilles blanches et, au-dessus d'elles, ma main munie d'un crayon. Sans plus d'angoisse à présent, accoutumé que j'étais devenu à ce rituel de la page bavarde, je prenais acte de ce qui se passait sous mes yeux. Les phrases, les paragraphes et les pages s'écrivaient à un rythme qui ne m'épuisait pas et me laissait le loisir de lire au fur et à mesure, mais sans hâte ni impatience, ce qui se tramait sur le papier. Le rythme était cependant assez lent pour que, peu à peu, en moi s'installe ce malaise : le sentiment nouveau que ce qui se donnait à lire avait la fâcheuse coloration de quatre ou cinq mains d'écriture différentes. C'est-à-dire que si l'histoire qui voyait le jour dans la passivité de ma solitude était parfaitement cohérente, bien menée, vive et incisive, le texte, lui, connaissait des bonds désagréables sur le plan du style et de la langue. Comme je ne disposais pas dans ces moments des remarques pertinentes de lecteurs éclairés et critiques, je demeurais livré à mon malaise dans son imprécision tenace et quasi obscène.

Et c'est alors qu'entre deux séances d'écriture, sous le coup d'une impulsion, me vint cette question : si cela s'est écrit sans que je puisse intervenir, m'est-il tout de même possible de corriger le texte ? Puis-je retrancher des mots, des syntagmes, voire même des phrases entières dans ce texte venu d'ailleurs ? Puis-je le modifier après coup ? Le premier essai fut tout aussi convaincant que radical et sans éclat. Je disposais de toute la latitude souhaitable, mais sur ce seul plan des effacements, pour intervenir dans les textes que je signais. Et du coup, ce qui s'écrivait mais m'apparaissait boiteux, bavard ici, trop rapide là, sous le travail de la gomme à effacer une allure, un rythme et un allant qui parvinrent à me satisfaire. Cette fois, je me mis résolument

au travail, m'acharnai en corrections de tous ordres et appris peu à peu à domestiquer la langue sauvage du texte pour lui redonner dans toute la pureté de son mouvement interne la fougue dont il s'était d'abord fait le germe. Aussi, ces jours-là, je lisais peu, corrigeais beaucoup, et mes poèmes, mes nouvelles, voire ce roman qui s'était imposé de lui-même, tout cela progressait bon train sans les affres, les tracas ni les angoisses qui assaillent habituellement l'écrivain dans ses déclarations publiques.

Restait une question : cette sérénité que je connaissais dans l'acte créateur saurait-elle me valoir, de la part du public, l'accueil enthousiaste que je souhaitais ? Il me fallut faire paraître quelques-uns de ces textes dans des périodiques avant que se dessine avec précision la réception des lecteurs. Disons simplement que, de façon générale, l'accueil du public se montrait tout aussi immédiat que mitigé, tiède et bravement sympathique. La critique, par contre, salua un souffle nouveau dans une carrière déjà lancée. En somme, tout le monde, jusqu'à mes créanciers, se montra content des résultats de l'entreprise. Lorsqu'on m'interviewait, compte tenu du fait que je m'étais toujours montré modeste et réservé, on me jugea fidèle à moi-même.

Tout alla comme un charme pendant quelques semaines, le temps que je m'accordai pour reprendre mon souffle avant de me remettre à écrire. Car alors se produisit un phénomène qui m'était étranger depuis je ne saurais dire combien de temps exactement.

La première fois que je me remis à ma table de travail, je posai devant moi une tablette neuve, j'affûtai distraitement un crayon et, au moment où j'avançai la main pour feindre d'écrire, prenant soin que la distance entre la mine du crayon et le papier soit toute petite, je fus victime d'un nouveau subterfuge : il ne se passa rien. J'entends par là que, même si je me livrais cette fois comme toutes les autres au rituel qui amenait le texte à s'écrire tout seul, sans mon concours, la feuille restait malgré tout intacte, vierge. Les velléités d'écrire dont je fis preuve à grand

renfort de gestes amplifiés ne produisirent aucun effet visible sur le papier. Je me trouvais en face de la surprise devant la page blanche !

Une fois revenu de ce choc, je mis la mine du crayon au contact du papier et, contrairement à ce que j'avais anticipé, cette effraction sur le papier ne fut à l'origine d'aucune tache hémorragique. La feuille était marquée d'une simple esquisse de gribouillis, celle qui résultait de ma maladresse impatiente et curieuse. Rien de plus. Cela m'étonna, bien sûr, mais ne me causa pas la moindre inquiétude, n'éveilla en moi aucun prélude à l'angoisse.

Alors — et je ne saurais en préciser les motifs exacts —, me vint à l'esprit une idée de texte, et je me mis à écrire cette histoire dans laquelle un écrivain déjà connu ne ressentait pas la moindre angoisse devant la page blanche. Le premier jet du texte, une fois relu à tête reposée, eut plutôt l'heur de me plaire. Mais cette lecture, malgré tout, me laissa une sorte d'inquiétude ou plutôt un malaise : celui d'avoir déjà lu ou entendu cette histoire quelque part.